

Charbon rouge

*Une enquête de l'inspecteur Bouveuil
dans la région stéphanoise*

Publications des auteurs

Christian VEROT

Drôle de poissons	Editions Abatos 2019
Drôle de club,	Editions Abatos 2019
Drôle de musique,	Editions Abatos 2020
Drôle de moteur,	Editions Abatos 2020
Drôle de tableaux,	Editions Abatos 2020
Capitaine Bouveuil, police judiciaire	Editions Abatos 2021
Panier de crabes	Editions Abatos 2021

Georges BAUDOT

Le prince du bois Mon	Editions Abatos 2021
-----------------------	----------------------

Contacts :

AU BOUT DES MOTS - ÉDITIONS Abatos

26, RUE BROSSARD - 42000 SAINT-ÉTIENNE

Siret : 532515822000 – A P E : 9499Z

MAIL : contact@abatos.fr

www.abatos.fr

© 2022. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

I.S.B.N. 978-2-36598-190-3

Georges Baudot / Christian Véro

Charbon Rouge

Polar
| au bout
des mots

Sommaire

CHAPITRE 1.....	9
Kilomètre vertical	
CHAPITRE 2.....	17
Le mystère reste entier	
CHAPITRE 3.....	41
On connaît la victime.	
CHAPITRE 4.....	55
L'enquête avance	
CHAPITRE 5.....	67
On en sait plus sur la victime.	
CHAPITRE 6.....	79
L'union fait la force	
CHAPITRE 7.....	107
On y voit plus clair.	
CHAPITRE 8.....	119
Mobilisation générale	
CHAPITRE 9.....	135
Les empreintes parlent	
CHAPITRE 10.....	147
Des aveux intéressants	
CHAPITRE 11.....	161
Fin de cavale	
CHAPITRE 12.....	183
Le dernier mot à Jean-Marie	
LEXIQUE OU GAGASSAIRE.....	201

Chapitre I

Kilomètre vertical

Ce vingt février, comme chaque jeudi matin, depuis maintenant deux mois, Georges se réveille plus tôt que d'habitude. Un pari entre copains lors d'une soirée anniversaire l'a impliqué dans une épreuve sportive, le «kilomètre vertical» en Haute-Savoie, organisée par une station de sport d'hiver bien connue.

Il s'agit d'une course particulière. Il faut courir, au mois de juillet, façon «trail», un kilomètre présentant un dénivelé de cinq cents mètres sur une piste de ski, d'où son appellation de «vertical». L'effort est court, intense et nécessite une condition physique optimum.

Georges qui est un adepte de la course à pied a mesuré l'écart qui existe entre ce qu'il pratique au quotidien et l'effort que va demander «la chamoise», c'est le nom donné à l'épreuve. La première difficulté rencontrée a été de choisir un terrain d'entraînement. La région stéphanoise est entourée de beaux massifs, mais de là à trouver une similitude avec la piste de ski, théâtre de la compétition...

Le père «Champavert», son voisin, rencontré à la boulangerie, lui a suggéré :

— T’as franc la bougeotte, t’as qu’as aller au Bsat, c’est franc bien par là haut.

Il a suivi son conseil et les premières foulées, baskets aux pieds, se sont déroulées dans le massif du Pilat, sur la commune du «Bessat». Mais très vite, Georges s’est rendu compte que le terrain de jeu ne présentait pas les conditions requises pour acquérir la forme physique nécessaire pour l’épreuve.

Mais voilà qu’il y a deux mois, il rencontre le dénommé «Jean-Marie du Bois Mon», un vieil ami de son père :

— Tu vois mon coissou, je serais toi, j’me mettrais aux pieds des «crassiers», tsai. Le crassier Michon et je me taterais dans le raidillon, ça fait une sacrée rampiole, faudra tacher moyen de pas t’aplater sinon tu vas débarouler et finiras tout émasellé. Mais c’est d’un beau quand t’es en haut, tsai.

Effectivement, la notion de pente est bien présente, la longueur est par contre plus réduite. Mais il suffira de faire plusieurs montées successives pour se rapprocher des conditions du «jour J».

Georges se rend sur les lieux, mais une surprise l’attend. Le site est interdit au public. Il rencontre un ancien mineur qui n’habite pas très loin et qui lui raconte l’histoire du crassier avec ses termes bien à lui :

— Les crassiers c’est les montagnes d’ici, mon belet. Les anciens c’étaient des vaillants, ils les ont faites eux-mêmes, y z’ont tiré peine comme t’as pas idée, tsai. La mine c’est notre histoire à nous autres, tout le monde a eu un daron qui allait

à la luche par là à travers. Appinche que, t'as vu ça, y a pas besoin de dégibatre, c'est le coin le plus beau de France, tsai.

Après cette évocation qui lui amène la larme à l'œil, il précise :

— Je suis toujours dans le coin, pasque y en a qui viennent jeter des ramassilles ça fout un tintouin pas possible, y prennent le coin pour une gandouze, ces badabeux.

La décision de Georges est prise, il enjambera la clôture et s'entraînera le matin de très bonne heure, il ne devrait pas croiser beaucoup de monde et qui viendrait le chercher ici.

Depuis deux mois il n'a pas rencontré de problème. Le « crassier » présente vraiment des conditions au top, une pente abrupte, une végétation fournie, un sol friable, sur lequel les appuis sont difficiles avec en plus, durant quinze jours, une ascension sur un sol enneigé, mais toutes les fois avec en prime, arrivé au sommet, une belle vue sur Saint-Étienne.

Ce jeudi matin, après un petit déjeuner compatible avec l'effort à fournir, il chausse ses baskets, accroche une gourde à sa ceinture et le voilà parti en petites foulées. Il emprunte un itinéraire bien connu des Stéphanois, tour à tour la rue « Calixte Plotton » quelques « coursières » (raccourcis), le chemin du « crêt de la Faye » et le voilà au pied du « crassier. »

Il tombe nez à nez avec Claude, surnommé dans le quartier « le dodu » surnom lié à son ventre plus que proéminent. Ils se connaissent de longue date, et Georges ne peut échapper aux commentaires sur les faits divers de la veille :

— Fouilla mon belet, comme ça me fait tirer peine de te voir courir comme ça. Beausseigne, t'es déjà tout mouillé

de chaud. T'as entendu, y vont encore augmenter le prix de l'essence, remarque je m'en fous, j'ai pas de bagnole. Et tous ces émigrés qui arrivent, tu crois que c'est pas trop. Où on va les loger ? Et pour le boulot c'est pareil, c'est encore nous qui allons payer. ils me font quand même un peu pitié quand on les voit à la télé. Du temps de midi, je vais me changer les idées, j'vais aller faire un viron à la fête du livre, place de l'hôtel de ville, c'est franc bien. J'appincherai si je peux décarucher un livre sur la mine, j'adore ça mon belet. Allez, je te clanque pas mieux, va courir que je vois que t'arrêtes pas de quiniauder, qu'on dirait que t'as la danse de saint Guy ! Profite bien, et à un de ces moments mon belet.

Cet intermède a permis à Georges de reprendre son souffle, le voilà maintenant au pied de la montagne de charbon. Il franchit la clôture comme il le fait depuis quelques temps. Il suit les traces laissées dans ses montées précédentes. Après dix minutes d'efforts intenses, le voilà au sommet, il s'accorde un court instant de repos, il observe le paysage tout en se désaltérant. Il est temps de redescendre pour attaquer la deuxième montée. Il choisit le même itinéraire. En descente le terrain est plus glissant, il assure chacun de ses pas. Arrivé en bas, tout en reprenant sa respiration, il ne peut s'empêcher d'avoir une pensée pour ces mineurs qui ont réalisé cette montagne de charbon, il se souvient des propos de son grand-père qui à chaque fois qu'il se plaignait lui disait :

— C'est pas pire qu'au fond de la mine. C'était franc dur. Affreux comme on bataillait en ce temps-là. On descendait dans les galeries avec nos litres, douze dans un casier. On crevait de chaud, alors on buvait pour se rincer. C'était du «vin de soif», ça titrait à peine à huit degrés, mais ça nous filait un coup de fouet pour gratter. On se posait pas souvent,

tsai. On ouvrait notre gandot, on mangeait en silence et c'était déjà l'heure de se remettre au boulot. T'as bien de la chance de ne pas avoir connu ça mon gâté. C'est comme à table, quand je vois aujourd'hui, les matrus qui pichornent, miladzeu huit jours sous une benne ça leur ferait les côtelettes.

Cette évocation amène à Georges un sourire sur les lèvres, un sacré bonhomme le grand-père. Il se replonge dans son programme de préparation et va s'élancer pour la deuxième montée lorsqu'il lui vient une idée : « et s'il choisissait une autre voie pour corser l'entraînement ». Une option se présente à sa droite, entre deux arbustes, il emprunte ce nouveau parcours. Il se rend très vite compte que l'effort à fournir pour progresser est plus violent. Il lui faut en plus anticiper ses points de passage, la végétation a poussé depuis l'abandon de l'exploitation. Il doit slalomer, il lui reste une vingtaine de mètres à parcourir. Il évite plusieurs fois la chute à cause des racines poussant un peu partout. Le voilà enfin arrivé à son objectif. Ce deuxième itinéraire a nécessité plus de dépenses physiques que le premier et Georges éprouve le besoin de souffler un peu plus. Il regarde son chrono, il est satisfait, l'effort qu'il vient de fournir correspond parfaitement à sa préparation. Il s'assoit sur une pierre, boit une gorgée d'eau. S'il arrive à reproduire le même rythme sur une troisième montée, il ne sera pas très loin de la condition physique qu'il attend. Un dernier coup d'œil, avant de redescendre, sur ces quartiers stéphanois riches en anecdotes :

À droite c'est « Bellevue », à gauche « la Terrasse », sur la colline « Saint-Priest en Jarez » et « Saint-Héand ». En se retournant on aperçoit Villars avec son fameux quartier du « Bois Mon » théâtre de pas mal d'histoires racontées par son père :

les dancings, le cabanon le Miramar, les cafés Narval et la belote.

Son observation du paysage terminée, il entreprend la descente. Il va relativement vite sur les premiers mètres, le sommet n'étant pas trop encombré par les arbustes. Ensuite l'affaire devient plus délicate, il évite de nombreuses fois la chute jusqu'au moment où un obstacle plus vicieux que les autres se glisse en travers de son chemin. C'est d'autant plus bête qu'il était presque arrivé, mais le voilà le nez dans le charbon avec une bosse au milieu du front. Tout en maugréant, sa main droite posée à terre, il cherche à agripper de sa main gauche une branche pour se relever. Il est maintenant sur ses deux jambes. Il porte la main au front pour constater les dégâts. Il se retourne pour regarder la cause de son vol plané. Il constate avec effroi qu'une main sort du sol. C'est sur elle que son pied a buté.

Cette main blanche qui se détache sur ce sol charbonneux est digne d'une scène de film d'épouvante. Il ne s'attarde pas et termine la descente en courant à une vitesse dont il n'aurait pas supposé être capable. Il franchit la clôture, s'arcoute sur une barrière pour reprendre son souffle et surtout mettre ses idées au clair. Prévenir la police lui semble évident, mais il se trouve sur un site interdit au public, comment cette dernière va-t-elle réagir. Il a besoin d'en parler avec quelqu'un. Il décide d'informer son ami «Jean-Marie du Bois Mon» en qui il a toute confiance. Ce dernier n'habite pas très loin. Georges parcourt rapidement la distance qui le sépare de l'habitation. Lorsqu'il arrive, il trouve Jean-Marie en train de lire les dernières nouvelles de la presse locale. Georges encore tout essoufflé s'empresse de lui détailler la situation. Jean-Marie tout en écoutant, se gratte une partie intime de sa personne et réagit :

— Fouilla mon belet, là je vais te dire, cette affaire ça me fait tirer peine. Sportif comme t'es, toujours prêt pour le crapahut, tu t'es mis dans la misère en t'encafournant sur ce coin qui est interdit, tsai. En plus c'est un peu de ma faute. C'est moi qui t'ai dit d'aller là. Faut pas dégibattre pendant des lustres. Tu vas voir les bleus et je t'affortis qu'ils vont bien comprendre le manège. C'est un coin calme par là à travers, tu sais les mineurs y faisaient pas de bruits, ça clanquait pas pour rien. Y descendaient une petite perruche dans le fond et quand y voyaient que la perruche elle était crevée, ça voulait dire qu'y avait du grisou ! Pas ? Y z'éteignaient le crezieux et y remontaient dare-dare, histoire de pas calanher en dessous, tsai. Mais mourir dessus, j'avais jamais su une histoire pareille. Il faut que tu m'emmènes voir ça.

Georges hésite un moment, il ne souhaite pas trop retourner voir la cause de sa chute. Jean-Marie s'impatiente, il a déjà franchi la clôture :

— Alors, tu arrives, on ne va pas y passer la nuit.

Puis se reprenant :

— J'aimerais bien appincher où ce que t'as décaruché ton gazier, ça craint pas qui se barre, même si y a des bois d'bout sympas par là à travers ! pas ? ça doit faire un moment qu'il mange les barabans par la racine, faut voir s'il est pas trop émaselé, beausseigne.

Satisfait de son humour, Jean-Marie éclate d'un grand rire et se reprend aussitôt.

— Restons sérieux, nous sommes en présence d'un mort.

Georges se décide finalement, il franchit à son tour la clôture et rejoint Jean-Marie. Il ne faut pas plus de trois minutes au duo pour se rendre sur le lieu de sa chute. À la vue de la main sortant du sol, Jean-Marie ne peut retenir un juron :

— Miladzeu, j'espère qu'il n'a pas essayé de sortir du trou et qu'il était bien mort quand on l'a mis là.

Georges ne veut pas contempler cette scène plus longtemps. Il est livide.

— On redescend, Jean-Marie, cette vision est insupportable.

— Fouilla comme tu casses l'ambiance mon gâté. On va pas jabiasser tout le jour, faut aller tout raconter à la bleusaille.

— Je crois que je vais suivre ton conseil et descendre «cours Fauriel».

— C'est ce que tu as de mieux à faire. Allez, à un de ces moments et tiens-moi au «jus», tsai.

Georges quitte Jean-Marie, il repart en courant jusque chez lui. Tout le long du trajet, l'image de cette main lui revient en tête. Il prend le temps de prendre une douche, enfile des vêtements de ville et saute dans sa voiture, direction le commissariat.

Chapitre 2

Le mystère reste entier

À dix heures, Georges est face au planton de service qui l'accueille au commissariat central. Il commence à lui raconter sa découverte. À l'évocation du cadavre, le policier lui fait signe de se taire et lui demande de patienter, il décroche le téléphone, appelle le commissaire divisionnaire et lui présente la situation.

— Le commissaire va vous recevoir, c'est à lui que vous allez tout raconter.

Deux à trois minutes sont nécessaires pour que ce dernier se présente à l'accueil. Il se dirige vers Georges, arrivé face à lui, il lui tend la main :

— Commissaire divisionnaire Charrier, vous voulez bien me suivre jusqu'à mon bureau pour me dire ce qui se passe.

Il n'attend pas la réponse, il s'engage dans le couloir par lequel il est arrivé, Georges lui emboitant le pas.

Le commissaire est arrivé à Saint-Étienne voilà quinze ans. Avant son arrivée dans la Loire, il occupait un poste dans la région parisienne. C'est un policier de la vieille école qui pri-

vilégie les investigations sur le terrain, mais qui sait aussi s'appuyer sur les techniques modernes pour résoudre les énigmes. Il dirige une brigade forte de quatre policiers.

La porte du bureau poussée, Georges se croit plongé dans un film de série B. Tout ce qui compose l'ameublement semble usé, fatigué. La peinture des murs est défraîchie, un vieux porte-manteau est posé dans un coin. Des dossiers sont entassés sur des étagères. Les sièges témoignent qu'ils ont vu passer pas mal de postérieurs, seul élément du décor apportant un brin de fraîcheur, un ordinateur flambant neuf posé sur la table.

Une fois Georges assis, le commissaire l'invite à raconter dans le détail ce qui lui est arrivé. Il se place devant le clavier de l'ordinateur et enregistre la déclaration qu'il interrompt de temps en temps pour poser quelques questions.

Lorsque Georges a terminé, le commissaire reste silencieux. Il consulte ce qu'il vient d'enregistrer dans l'informatique et ponctue son observation de «hum, hum» puis conclut :

— Tout cela est bien étrange.

Un peu mon neveu, pense Georges et si j'avais su, je n'aurais pas écouté Jean-Marie, je ne serais jamais allé sur ce «cras-sier». Le commissaire rompt le silence :

— Vous allez me conduire où vous avez fait cette découverte, ensuite nous aviserons.

Le «nous aviserons» ne présage rien de bon dans la tête de Georges.

Le commissaire se lève de son siège, enfile une veste, jusque là pendue au porte-manteau, prend dans le tiroir du bureau un